

Nine
Entre Fellini et Minnelli
***Neuf* — États-Unis, 2009, 118 minutes**

Julie Demers

Number 265, March–April 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Demers, J. (2010). Review of [Nine : entre Fellini et Minnelli / *Neuf* — États-Unis, 2009, 118 minutes]. *Séquences*, (265), 53–53.

Nine

Entre Fellini et Minnelli

Après avoir remporté six Oscars pour son étonnant **Chicago**, Rob Marshall élève bien haut les attentes avec **Nine** : non seulement son dernier film présente une distribution de rêve, mais le réalisateur s'attaque à l'un des plus grands classiques du cinéma, **8½** de Fellini. Un projet ambitieux, donc, mais qui au final ne déçoit pas un instant. En effet, grâce à une mise en scène fine, à des numéros spectaculaires et à une bonne direction d'acteur, Marshall démontre par son adaptation qu'il est passé maître dans l'art de la comédie musicale.

JULIE DEMERS



Une impression d'unité

La trame narrative de **Nine** est la même que celle de **8½** : un réalisateur en manque d'inspiration (Daniel Day-Lewis) cherche la Muse parmi les femmes de sa vie. Sa femme (Marion Cotillard), sa maîtresse (Penélope Cruz), sa mère (Sophia Loren), son actrice fétiche (Nicole Kidman), sa costumière (Judi Dench), une journaliste (Kate Hudson) et une prostituée (Stacy Ferguson) viendront hanter son esprit. Avis à ceux qui ont visionné **8½** : vous aurez une impression de déjà-vu. Est-ce à dire que le scénario est décevant ? Peut-être pas, car le résultat demeure clair et efficace, bien qu'il ait évacué une part de mystère en subtilisant à l'original plusieurs scènes.

C'est d'ailleurs aux moments où Marshall juxtapose ses propres images avec celles pastichées de Fellini que le film atteint son état de grâce.

En vérité, toute la beauté, toute la force, tout l'éclat du film viennent de la mise en scène de Marshall. Le génie du réalisateur est d'avoir choisi d'adapter un classique du cinéma italien en tirant profit du genre le plus emblématique du cinéma hollywoodien : la comédie musicale. Empruntant à la fois aux meilleurs moments du cinéma italien et à l'âge d'or hollywoodien, tout est mis

en œuvre pour émerveiller, émouvoir et dérouter le spectateur. La sobre pellicule noir et blanc, granuleuse au surplus, côtoie des éclairages colorés et des costumes de cabaret tout en laissant une impression d'unité. C'est d'ailleurs aux moments où Marshall juxtapose ses propres images avec celles pastichées de Fellini que le film atteint son état de grâce. La scène de la prostituée du désert, à ce compte, est exemplaire : Marshall pastiche si bien la scène originale de **8½** que les images de Fellini et les siennes semblent se fondre les unes dans les autres. À ces images pastichées, s'ajouteront aussi celles d'un numéro de cabaret exécuté avec brio par Stacy Ferguson. La chorégraphie, l'interprétation de la chanteuse et l'utilisation du sable en font le moment phare du film. Mais les autres numéros sont tout aussi inventifs : plus que suggestive, la chorégraphie de Penélope Cruz convainc ; le numéro de Kate Hudson, très sixties, étonne ; tandis que celui de Marion Cotillard apporte la dimension sombre nécessaire au récit.

Si la valeur des numéros tient en partie à la mise en scène, elle provient aussi du jeu des comédiens. Chaque acteur a été choisi d'une part pour sa ressemblance avec le personnage original du film de Fellini, d'autre part pour ce qu'il évoque au naturel. Ainsi, Nicole Kidman est parfaite en « actrice américaine exemplaire », alors que Sophia Loren évoque avec brio « l'actrice d'un temps révolu ». Le choix de Daniel Day-Lewis, qui ne ressemble en rien au personnage de **8½**, surprend quant à lui ; mais l'acteur épate quand même par la sobriété et le charme qu'il insufflé à son personnage, charme qui n'était pas présent dans la version de Fellini. La plus grande révélation reste Stacy Ferguson : de la chanteuse populaire qu'on connaît tous, du stéréotype américain de la femme-objet, elle a su se faire prostituée du désert, à la fois vulgaire et masculine, grasse et suante, qui va jusqu'à offrir son corps à de jeunes enfants.

Pourtant, les fleurs ne doivent pas aller qu'aux acteurs, c'est en grande partie au réalisateur qu'on doit les lancer. Sans doute, Marshall ne nous offre pas un film sans accroc ; mais il fait preuve d'ingéniosité en signant **Nine**, poursuivant ainsi sur la voie qu'il avait ouverte en réalisant **Chicago**. Aurait-on affaire au prochain Vincente Minnelli ?

■ **NEUF** — États-Unis, 2009, 118 minutes — **Réal.** : Rob Marshall — **Scén.** : Michael Tolkin et Anthony Minghella — **Images** : Dion Beebe — **Mont.** : Claire Simpson, Wyatt Smith — **Mus.** : Andrea Guerra — **Dir art.** : Peter Findley, Phil Harvey, Simon Lamont — **Cost.** : Colleen Atwood — **Int.** : Daniel Day-Lewis (Guido), Marion Cotillard (Luisa), Penélope Cruz (Carla), Nicole Kidman (Claudia), Judi Dench (Lilli), Kate Hudson (Stephanie), Sophia Loren (Mamma), Stacy Ferguson — **Dist.** : Alliance.